

Humanités, Lettres, Philosophie - Cours commun : « Les pouvoirs de la parole »

Sélection de textes en philosophie

Aristote, *Rhétorique*, Livre I

I. La rhétorique est le pendant de la dialectique. L'une et l'autre, en effet, traitent de questions dont la connaissance, d'une manière ou d'une autre, est commune à tous, et ne relève pas d'une science particulière. C'est pourquoi, d'une manière ou d'une autre, tous les hommes sont concernés par l'une et l'autre : tous, en effet, dans une certaine mesure, sont en situation d'avoir à examiner un propos ou à l'étayer, d'avoir à développer une défense ou une accusation. Mais la plupart des gens font cela au petit bonheur ou selon une habitude, née de leur disposition personnelle. Dès lors, puisque ces deux manières sont possibles, il est clair qu'on pourrait aussi emprunter la voie d'une méthode. Pour quelle raison l'habitude, ou le hasard, donnent-ils de bons résultats ? On peut avoir sur ce point un œil théorique, car telle est bien, a priori – tout le monde s'accorde là-dessus – la tâche d'un savoir technique. Cela dit, jusqu'à présent, ceux qui ont établi les techniques du discours n'ont fourni, disons, qu'une petite partie du savoir : car, pour eux, seuls les moyens de persuader font partie de la technique, et le reste n'est que supplément. Ils ne disent donc rien des raisonnements vraisemblables (enthymèmes), alors qu'ils sont précisément le corps de la persuasion ; ils consacrent l'essentiel à ce qui est en dehors de la question – puisque le soupçon, la pitié, la colère et toutes les dispositions affectives de l'âme ne concernent pas la question : ce sont des moyens pour influencer le juge. Aussi bien, s'il en était de toutes les décisions de justice comme il en est, du moins dans certaines cités aujourd'hui, je veux dire notamment dans celles qui ont les meilleures législations, ces auteurs n'auraient rien à dire. C'est partout le cas, en effet : dans certaines cités, ce sont les lois qui doivent défendre expressément de le faire, dans les autres, c'est l'usage qui interdit à l'orateur de parler en dehors de la question – ainsi à l'Aréopage ; et c'est bien ainsi, car il ne faut pas influencer le juge en l'induisant à la colère, à la peur ou à l'hostilité : ce serait comme si on tordait une règle avant de s'en servir pour prendre une mesure. Bien plus : la seule chose qui, manifestement, incombe au plaideur, c'est de montrer que les faits en question sont effectifs ou ne le sont pas, qu'ils sont graves ou mineurs, justes ou injustes – si du moins le législateur n'a pas défini le cas –, c'est vraiment au juge d'en décider, et ce n'est pas aux plaideurs de le lui apprendre.

Platon, *République*, Livre X, 605a-608b

- Dès lors, il est évident que le poète imitateur n'est point porté par nature vers un pareil caractère de l'âme, et que son talent ne s'attache point à lui plaire, puisqu'il veut s'illustrer parmi la multitude ; au contraire, il est porté vers le caractère irritable et divers, parce que celui-ci est facile à imiter.

- C'est évident.

- Nous pouvons donc à bon droit le censurer et le regarder comme le pendant du peintre ; il lui ressemble en ce qu'il ne produit que des ouvrages sans valeur, au point de vue de la vérité, et il lui ressemble encore du fait qu'il a (605b) commerce avec l'élément inférieur de l'âme, et non avec le meilleur. Ainsi, nous voilà bien fondés à ne pas le recevoir dans un État qui doit être régi par des lois sages, puisqu'il réveille, nourrit et fortifie le mauvais élément de l'âme, et ruine, de la sorte, l'élément raisonnable, comme cela a lieu dans une cité qu'on livre aux méchants en les laissant devenir forts, et en faisant périr les hommes les plus estimables ; de même, du poète imitateur, nous dirons qu'il introduit un mauvais gouvernement dans l'âme de chaque individu, en flattant ce qu'il y a en elle (605c) de déraisonnable, ce qui est incapable de distinguer le plus grand du plus petit, qui au contraire regarde les mêmes objets tantôt comme grands, tantôt comme petits, qui ne produit que des fantômes et se trouve à une distance infinie du vrai.

- Certainement.

- Et cependant nous n'avons pas encore accusé la poésie du plus grave de ses méfaits. Qu'elle soit en effet capable de corrompre même les honnêtes gens, à l'exception d'un petit nombre, voilà sans doute ce qui est tout à fait redoutable.

- Assurément, si elle produit cet effet.

- Écoute, et considère le cas des meilleurs d'entre nous. Quand nous entendons Homère ou quelque autre poète tragique imiter un héros dans la douleur, qui, au milieu (605d) de ses lamentations, s'étend en une longue tirade, ou chante, ou se frappe la poitrine, nous ressentons, tu le sais, du plaisir, nous nous laissons aller à l'accompagner de notre sympathie, et dans notre enthousiasme nous louons comme un bon poète celui qui, au plus haut degré possible, a provoqué en nous de telles dispositions.

- Je le sais ; comment pourrais-je l'ignorer.

- Mais lorsqu'un malheur domestique nous frappe, tu as pu remarquer que nous mettons notre point d'honneur à garder l'attitude contraire, à savoir rester calmes et courageux, parce que c'est là le fait d'un homme, et que 605e la conduite que nous applaudissons tout à l'heure ne convient qu'aux femmes.

- Je l'ai remarqué.

- Or, est-il beau d'applaudir quand on voit un homme auquel on ne voudrait pas ressembler - on en rougirait même - et, au lieu d'éprouver du dégoût, de prendre plaisir à ce spectacle et de le louer ?

- Non, par Zeus ! cela ne me semble pas raisonnable.

- Sans doute, surtout si tu examines la chose de ce (606a) point de vue.

- Comment ?

- Si tu considères que cet élément de l'âme que, dans nos propres malheurs, nous contenons par force, qui a soif de larmes et voudrait se rassasier largement de lamentations - choses qu'il est dans sa nature de désirer - est précisément celui que les poètes s'appliquent à satisfaire et à réjouir ; et que, d'autre part, l'élément le meilleur de nous-mêmes, n'étant pas suffisamment formé par la raison et l'habitude, se relâche de son rôle de gardien vis-à-vis de cet élément porté aux lamentations, sous prétexte qu'il est simple spectateur des malheurs d'autrui, que pour lui il n'y a point de honte, (606b) si un autre qui se dit homme de bien verse des larmes mal à propos, à le louer et à le plaindre, qu'il estime que son plaisir est un gain dont il ne souffrirait pas de se priver en méprisant tout l'ouvrage. Car il est donné à peu de personnes, j'imagine, de faire réflexion que ce qu'on a éprouvé à propos des malheurs d'autrui, on l'éprouve à propos des siens propres ; aussi bien après avoir nourri notre sensibilité dans ces malheurs-là n'est-il pas facile de la contenir dans les nôtres. (606c)

- Rien de plus vrai.

- Or, le même argument ne s'applique-t-il pas au rire ? Si, tout en ayant toi-même honte de faire rire, tu prends un vif plaisir à la représentation d'une comédie, ou, dans le privé, à une conversation bouffonne, et que tu ne haisses pas ces choses comme basses, ne te comporte-tu pas de

même que dans les émotions pathétiques ? Car cette volonté de faire rire que tu contenais par la raison, craignant de t'attirer une réputation de bouffonnerie, tu la détends alors, et quand tu lui as donné de la vigueur il t'échappe souvent que, parmi tes familiers, tu t'abandonnes au point de devenir auteur comique.

- C'est vrai, dit-il. (606d)

- Et à l'égard de l'amour, de la colère et de toutes les autres passions de l'âme, qui, disons-nous, accompagnent chacune de nos actions, l'imitation poétique ne produit-elle pas sur nous de semblables effets ? Elle les nourrit en les arrosant, alors qu'il faudrait les dessécher, elle les fait régner sur nous, alors que nous devrions régner sur elles pour devenir meilleurs et plus heureux, au lieu d'être plus vicieux et plus misérables.

- Je ne puis que dire comme toi. (606e)

- Ainsi donc, Glaucon, quand tu rencontreras des panégyristes d'Homère, disant que ce poète a fait l'éducation de la Grèce, et que pour administrer les affaires humaines ou en enseigner le maniement il est juste de le prendre en main, de l'étudier, et de vivre en réglant d'après lui (607a) toute son existence, tu dois certes les saluer et les accueillir amicalement, comme des hommes qui sont aussi vertueux que possible, et leur accorder qu'Homère est le prince de la poésie et le premier des poètes tragiques, mais savoir aussi qu'en fait de poésie il ne faut admettre dans la cité que les hymnes en l'honneur des dieux et les éloges des gens de bien. Si, au contraire, tu admets la Muse voluptueuse, le plaisir et la douleur seront les rois de ta cité, à la place de la loi et de ce principe que, d'un commun accord, on a toujours regardé comme le meilleur, la raison.

- C'est très vrai.

- Que cela donc soit dit pour nous justifier, puisque nous (607b) en sommes venus à reparler de la poésie, d'avoir banni de notre État un art de cette nature : la raison nous le prescrivait. Et disons-lui encore, afin qu'elle ne nous accuse point de dureté et de rusticité, que la dissidence est ancienne entre la philosophie et la poésie. Témoins les traits que voici : « la chienne hargneuse qui aboie contre son maître », « celui qui passe pour un grand homme dans les vains bavardages des fous », « la troupe des têtes trop sages », « les gens qui se tourmentent à (607c) subtiliser parce qu'ils sont dans la misère et mille autres qui marquent leur vieille opposition. Déclarons néanmoins que si la poésie imitative peut nous prouver par de bonnes raisons qu'elle a sa place dans une cité bien policée, nous l'y recevrons avec joie, car nous avons conscience du charme qu'elle exerce sur nous - mais il serait impie de trahir ce qu'on regarde comme la vérité. Autrement, mon ami, ne te charme-t-elle pas toi aussi, surtout quand tu la vois à travers Homère ? (607d)

- Beaucoup.

- Il est donc juste qu'elle puisse rentrer à cette condition : après qu'elle se sera justifiée, soit dans une ode, soit en des vers de tout autre mètre.

- Sans doute.

- Nous permettrons même à ses défenseurs qui ne sont point poètes, mais qui aiment la poésie, de parler pour elle en prose, et de nous montrer qu'elle n'est pas seulement agréable, mais encore utile au gouvernement des États et à la vie humaine; et nous les écouterons avec (607e) bienveillance, car ce sera profit pour nous si elle se révèle aussi utile qu'agréable.

- Certainement, dit-il, nous y gagnerons.

- Mais si, mon cher camarade, elle ne nous apparaît point sous ce jour, nous ferons comme ceux qui se sont aimés, mais qui, ayant reconnu que leur amour n'était point profitable, s'en détachent - par force certes, mais s'en détachent pourtant. Nous aussi, par un effet de l'amour qu'a fait naître en nous pour une telle poésie l'éducation de nos belles républiques, nous serons tout (608a) disposés à voir se manifester son excellence et sa très haute vérité; mais, tant qu'elle ne pourra point se justifier, nous l'écouterons en nous répétant, comme une incantation qui nous prémunisse contre elle, ces raisons que nous venons d'énoncer, craignant de retomber dans cet amour d'enfance qui est encore celui de la plupart des hommes. Nous nous répéterons donc qu'il ne faut point prendre au sérieux une telle poésie, comme si, sérieuse elle-même, elle touchait à la vérité, mais qu'il (608b) faut, en l'écoutant, se tenir sur ses gardes, si l'on craint pour le gouvernement de son âme, et enfin observer comme loi tout ce que nous avons dit sur la poésie.

- Je suis parfaitement d'accord avec toi.

- Car c'est un grand combat, ami Glaucon, oui, plus grand qu'on ne pense, que celui où il s'agit de devenir bon ou méchant; aussi, ni la gloire, ni la richesse, ni les dignités, ni même la poésie ne méritent que nous nous laissions porter à négliger la justice et les autres vertus. »

Anne Commène, *L'Alexiade*, Trad. Bernard Leib, Les Belles Lettres, Coll. Byzantine, 2006.

Préface

I.1. Le temps, qui coule irrésistiblement et d'un mouvement ininterrompu, entraîne et emporte avec lui tout ce qui est en passe de devenir pour l'engloutir dans un abîme d'oubli, aussi bien les événements indignes de retenir l'attention que ceux qui sont grands et dignes de mémoire, et, comme dit le tragique¹, il fait naître ce qui est caché, et ce qui est paru, il le voile. Mais la science de l'histoire est une digue inébranlable qui s'oppose au torrent du temps : elle en arrête en quelque sorte le cours irrésistible ; des événements qui s'y déroulent, tous ceux qu'elle a pu saisir à la surface, elle les retient dans son étreinte, et ne les laisse pas glisser à jamais aux profondeurs de l'oubli. **2.** C'est parce que j'en suis convaincue, que moi, Anne, la fille des empereurs Alexis et Irène, née et élevée dans la Porphyra², qui non seulement ne suis pas étrangère aux lettres, mais qui me suis encore attachée à la connaissance approfondie du grec, qui, sans avoir négligé la rhétorique, ai lu avec attention les traités d'Aristote ainsi que les dialogues de Platon, et qui ai mûri mon esprit par le quadrivium³ des sciences (car il me faut bien divulguer, et ce n'est pas jactance, tout ce que je dois à des dons naturels et à mon goût pour l'étude, comme tout ce dont m'a gratifié le Dieu très haut, avec l'apport dû aux circonstances), je veux, dans cet ouvrage que j'écris, raconter les actions de mon père qui ne doivent pas être livrées au silence, ni être entraînées par le torrent du temps comme dans un océan d'oubli, aussi bien toutes celles qu'il accomplit une fois maître du pouvoir, que toutes celles qu'il fit avant son couronnement au service d'autres empereurs. **II.1.** Si j'entreprends ce récit, ce n'est pas pour faire étalage de mon habileté d'écrivain, mais pour qu'un sujet aussi important ne reste pas sans témoin devant les générations à venir, puisque même les plus grands exploits, si on ne les a pas en quelque sorte confiés à la garde de l'histoire pour les livrer au souvenir,

¹ Sophocle, *Ajax* 646 : « Le temps infini nous révèle l'invisible, Tout en dissimulant dans le voile de l'ombre, Ce qui brillait au jour. »

² Les enfants des empereurs sont qualifiés de « porphyrogénètes », « nés dans le pourpre », car la salle du palais où ils venaient au monde était toute entièrement colorée ainsi.

³ Deux parties dans l'enseignement des arts libéraux au Moyen-âge, à Byzance comme en Occident : le trivium (grammaire, rhétorique, dialectique) et quadrivium (les quatre parties des sciences mathématiques : astrologie, géométrie, arithmétique, musique). La philosophie couronnait ces études.

disparaissent dans les ténèbres du silence. Mon père en effet, comme les événements mêmes l'ont prouvé, savait aussi bien commander qu'obéir, autant qu'il le devait, à ses chefs. **2.** Mais maintenant que me voilà décidée à écrire sa vie, je redoute à la fois d'être épiée et arrêtée : n'ira-t-on pas imaginer qu'en composant la vie de mon père, c'est ma propre louange que j'entreprends, et mon histoire n'apparaîtra-t-elle pas comme une pure invention, et un évident panégyrique, si je viens à admirer quelqu'une de ses actions ? Par ailleurs, si mon père lui-même m'amène, ou si le sujet me force, à critiquer aussi l'un de ses actes, non pas à cause de lui, mais par suite de la nature des événements, de nouveau je redoute que les railleurs ne m'opposent l'exemple de Cham, fils de Noé⁴, tous gens qui jettent des regards d'envie sur tous, ne remarquent point ce qui est bien en raison de leur méchanceté et de leur jalousie, et qui, comme le dit Homère, inculpent celui qui n'est pas coupable⁵. **3.** En effet, qui assume le rôle d'historien⁶ doit oublier ses sympathies comme ses haines, et souvent combler ses ennemis des plus grands éloges lorsque leurs actions l'exigent, souvent également blâmer ses parents les plus proches quand les fautes de leur conduite le suggèrent. Aussi ne faut-il hésiter ni à reprendre ses amis, ni à louer ses ennemis. Quant à moi, ceux-ci comme ceux-là, ceux que nous heurtons comme ceux qui nous approuvent, je veux les convaincre, par les faits eux-mêmes et leurs témoins, de la vérité des événements que je rapporte. Car de quelques-uns des hommes d'à présent, les pères ou les grands-pères ont assisté à cette histoire.

Livre I.

X. 1. De même que, à mon avis, si les corps souffrent d'infirmités pour des causes extérieures, il est également des cas où les causes des maladies émanent des organismes mêmes, et c'est pourquoi nous attribuons souvent nos accès de fièvre ou bien aux intempéries du climat et à certaines qualités d'aliments, ou parfois également à une corruption des humeurs, ainsi vraiment tantôt le mauvais état de l'organisme romain à ce moment-là produisit, comme des germes mortels, ces hommes dont nous avons parlé, je dis bien les Oursel, les Basilakos, et tous ceux qui formaient la foule des révoltés, tantôt le destin introduisit du dehors, comme une infection pernicieuse et une maladie incurable, également des usurpateurs étrangers, tel ce Robert⁷, fameux par son avidité du pouvoir, ce présomptueux que la Normandie porta, qu'une perversité sans borne nourrit et engendra. **2.** L'empire romain attira chez lui ce terrible ennemi, parce qu'il donna prétexte aux guerres de cet homme contre nous par un projet de mariage étranger, barbare, inconvenant pour nous ; plus exactement, ce fut l'imprudence de Michel alors régnant et appartenant par sa naissance à la famille des Doukas. Si donc j'incrimine un de mes parents par le sang (car par ma mère je descends de cette famille), que personne n'en soit choqué ; j'ai décidé en effet d'écrire la vérité sur toutes choses et, aussi bien pour ce qui concerne cet homme, je n'ai fait que relever les critiques de tout le monde. Car l'autocrator que j'ai nommé, Michel Doukas, fiança son propre fils Constantin à la fille de ce barbare, et c'est ce qui fit éclater la guerre. De Constantin, le fils du basileus, de son contrat de mariage, et en général du mariage avec une Barbare, comme de la beauté et de la taille de l'homme, de ses qualités physiques et morales, nous parlerons presque aussitôt après avoir raconté l'histoire de ce projet de mariage, la défaite de toutes les forces barbares et la ruine de ces tyrans de Normandie qu'une folie avait fait s'élever contre l'empire romain. **3.** Mais d'abord il me faut reprendre les choses de plus haut dans mon récit, et dire quelle était l'origine de Robert, quelle fut sa carrière, à quel degré de puissance, à quelle hauteur il fut porté par le cours des événements, ou mieux, pour m'exprimer plus pieusement, jusqu'où la Providence le laissa parvenir, indulgente à ses ruses perfides et à ses intrigues. **4.** Ce Robert, Normand d'origine et de naissance obscure, joignait à une grande ambition une finesse extrême ; sa force musculaire était remarquable ; tout son désir était d'atteindre la fortune et la haute situation des hommes puissants ; rien ne pouvait le détourner de l'exécution de ses plans, et il prenait ses mesures pour atteindre ce but d'une manière irréfragable. Sa haute stature dépassait celle des plus grands guerriers ; son teint coloré, sa chevelure blonde, ses épaules larges ; ses yeux semblaient lancer des éclairs. Bien bâti dans les parties qui doivent avoir naturellement plus de largeur, il était si heureusement proportionné qu'il s'aminçait là où il fallait plus de finesse et d'élégance. Ainsi de la tête aux pieds cet homme était bien fait, comme je l'ai entendu dire souvent à plusieurs. Quant à sa voix, si Homère a pu dire d'Achille qu'à l'entendre ses auditeurs avaient l'impression d'une foule en tumulte, le cri de ce guerrier, à ce que l'on rapporte, mettait en fuite des milliers d'hommes. Constitué comme le sort l'avait fait, ainsi doué au physique et au moral, il était incapable, comme de juste, de rester dans son humble condition et d'obéir à qui que ce fût ; c'est du reste le propre des tempéraments puissants, dit-on, même quand ils sont de basse origine.⁸

Livre II.

VII.1. Tout le monde était anxieux dans l'attente de l'avenir⁹, et chacun désirait voir proclamer basileus celui qu'il espérait. La majorité souhaitait le pouvoir à Alexis, mais les partisans d'Isaac n'étaient pas restés inactifs non plus et autant qu'ils le pouvaient, sollicitaient les suffrages de tous. La situation semblait sans issue, les uns désirant le premier, les autres le second, comme pilote pour veiller sur l'empire. Parmi ceux qui étaient alors présents, il y en avait plusieurs que les liens de parenté unissaient à Alexis : le césar Jean Doukas¹⁰, déjà mentionné, aussi capable de conseiller que très habile à exécuter, et que j'ai vu moi-même un peu autrefois ; Michel et Jean ses petits-fils,

⁴ Genèse, 9, 18-25 : (18) Les fils de Noé qui sortirent de l'arche étaient Sem, Cham et Japhet. Cham fut le père de Canaan. (19) Ces trois-là sont les fils de Noé. C'est à partir d'eux qu'on se dispersa sur toute la terre. (20) Noé devint cultivateur et il planta une vigne. (21) Il but du vin, s'enivra et s'exposa nu à l'intérieur de sa tente. (22) Cham, père de Canaan, vit la nudité de son père et le raconta au dehors à ses deux frères. (23) Alors Sem et Japhet prirent le manteau, le mirent tous deux sur leurs épaules, marchèrent à reculons et recouvrirent la nudité de leur père ; comme ils détournaien le visage, ils ne virent pas la nudité de leur père. (24) Lorsque Noé se réveilla de son vin, il apprit ce que lui avait fait son fils cadet. (25) Il dit alors : « Maudit soit Canaan ! Qu'il soit l'esclave des esclaves de ses frères ! »

⁵ Homère, *Odyssée*, Chant XX, 135 : Télémaque : « Telle est ma mère : elle est sage, et il lui arrive cependant de combler de prévenances tel mortel méprisable et de renvoyer, dédaigneuse, tel autre qui vaut bien mieux. »

⁶ Référence à Polybe, *Histoire générale*, Livre 1, Chap.14 : « En toute autre circonstance, on pourrait admettre cette partialité : c'est un devoir pour un homme de bien d'aimer sa patrie et ses amis, de haïr leurs ennemis, de cherir ceux qui les aiment ; mais ces dispositions sont incompatibles avec l'esprit historique : l'historien a souvent à faire le plus vif éloge de ses ennemis, quand leur conduite le mérite, et non moins souvent à critiquer sans ménagement ses amis les plus chers, quand leurs fautes le comportent. Un animal privé de la vue n'est plus bon à rien ; de même, si une histoire n'est pas véridique, elle se réduit à une narration sans valeur. Il ne faut donc pas hésiter à blâmer ses amis ou à louer ses ennemis, ni à distribuer tour à tour le blâme et l'éloge aux mêmes personnes ; car il est impossible qu'un homme qui agit ne s'écarte jamais du droit chemin et invraisemblable qu'il s'en tienne toujours éloigné. Quand l'historien veut porter un jugement, il doit fonder son appréciation sur les actions elles-mêmes, en faisant abstraction de la personnalité de leurs auteurs. »

⁷ Robert Guiscard. Les Normands menacent l'empire car ils ont notamment pris l'Italie.

⁸ Anne se lance alors dans un long récit des causes et des événements de la guerre contre les Normands.

⁹ L'empereur d'alors, Nicéphore III Botaniatès, règne de 1078 à 1081. Peu habile, son règne est très contesté. En 1081, un complot se construit peu à peu pour le renverser, mais les deux héritiers Comnène, Isaac et son jeune frère Alexis, sont tous les deux soutenus par les contestataires.

¹⁰ Jeune frère de l'ancien empereur Constantin X Doukas, qui régna de 1059 à 1067 et reléguait les Comnènes dans l'ombre. Ces derniers revinrent sur le devant de la scène par une politique matrimoniale agressive.

comme aussi le mari de leur sœur, Georges Paléologue ; combinant leurs efforts et se dépensant pour rallier à la leur l'opinion de la foule, ils remuaient, comme on dit, toutes les cordes, et jouaient adroitemment de tous les ressorts pour faire proclamer Alexis. Aussi convertissaient-ils si bien à leur manière de voir les sentiments de l'ensemble que peu à peu le nombre des partisans d'Isaac diminuait. **2.** Là en effet où était le césar Jean, absolument personne ne pouvait lui résister ; car il était sans rival par son intelligence supérieure, sa haute taille et sa prestance majestueuse. Qu'est-ce que ne faisaient pas les Doukas ? Que ne disaient-ils pas ? De quels avantages ne promettaient-ils pas la réalisation, aussi bien aux officiers qu'au commun des troupes, si Alexis était élevé au faîte de l'empire ? « Il vous récompensera, disaient-ils, avec les présents et les honneurs les plus magnifiques, chacun selon son mérite, et non pas au petit bonheur, comme le font les chefs ignorants et sans expérience, car voilà longtemps déjà qu'il a été nommé votre stratopédarque¹¹ et grand domestique de l'Occident : il a partagé avec vous le sel, combattant vaillamment à vos côtés dans les escarmouches et les batailles rangées, n'ayant épargné ni sa chair, ni ses membres, ni sa vie elle-même pour votre salut, ayant à maintes reprises franchi les montagnes et les plaines avec vous, et sachant les privations de la guerre ; il vous connaît bien tous, à la fois en bloc et individuellement, étant lui-même ami d'Arès et chérissant par-dessus tout les braves guerriers. » **3.** Telle était la conduite des Doukas ; Alexis, lui, témoignait grand respect à Isaac, à qui il donnait en tout la préséance, soit par affection fraternelle, soit plutôt, il faut bien le dire aussi, parce que toute l'armée se ralliait à lui et appelait vivement son avènement au trône, alors qu'elle ne manifestait pas le plus petit intérêt pour Isaac ; comme il avait ainsi lui-même la puissance et la force et qu'il voyait les choses aller selon ses espérances, il voulait consoler son frère en s'effaçant comme candidat au trône : de la sorte il ne courait lui-même aucun risque, puisque l'armée entière l'entraînait de force au pinacle des honneurs, tandis qu'en paroles il flattait son frère, et feignait de lui déferer ainsi l'autorité. **4.** Le temps se consumait de cette manière, quand un jour tous les soldats furent convoqués au prétoire, chacun vivant dans l'attente et priant pour que se réalisât son propre désir. Isaac se leva alors, et prenant les sandales de pourpre, voulut en chauffer son frère. Comme celui-ci à plusieurs reprises s'y refusait : « Laisse-moi faire, lui dit-il ; c'est par toi que Dieu veut rappeler notre famille au pouvoir ». Il lui remémora alors la prophétie qui lui avait été faite autrefois par un homme qui leur était apparu dans les environs de Karpianos, c'est le nom de ce lieu, quand ils revenaient, les deux frères ensemble, du palais impérial et rentraient chez eux. **5.** Ils étaient en effet arrivés à cet endroit, quand soudain s'avança à leur rencontre un homme, ou plutôt un être supérieur, en tout cas quelqu'un qui avait le don de scruter certainement très bien l'avenir¹². Son apparence semblait être celle d'un prêtre qui s'avancait tête nue, les cheveux blancs, la barbe touffue ; il saisit la jambe d'Alexis et, comme il était à pied, il tira à lui ce dernier qui était à cheval pour lui dire à l'oreille ce verset du psaume de David : « Sois attentif, fais prospérer et règne pour la vérité, la douceur et la justice. »¹³ Et il ajouta à ces paroles : « Autocrator Alexis ». Sur ces mots, comme s'il avait prophétisé, il disparut. Alexis ne put le saisir, bien qu'il promenât ses regards tout autour de lui pour essayer de le voir et même qu'à toutes brides il se fût mis à sa poursuite pour tenter de le rattraper, afin de savoir exactement qui il était et d'où il venait. Aussi bien l'apparition demeura-t-elle invisible. **6.** Quand il fut de retour, son frère Isaac le questionna beaucoup sur cette vision et lui demanda la révélation du secret ; comme Isaac le pressait vivement, Alexis, après avoir d'abord fait mine de refuser finalement répéta ce qui lui avait été dit à voix basse. Lui-même, en en parlant ouvertement avec son frère, traitait ces paroles comme s'il s'agissait d'une hallucination, et disait que c'était un leurre ; cependant quand il réfléchissait à l'homme vénérable qui lui était apparu, il le comparait au Théologien, fils du Tonnerre¹⁴. **7.** Aussi quand Isaac vit que se réalisait ce qu'avait prophétisé et exprimé dans ses paroles le vieillard, insistant davantage encore auprès de son frère, de force il lui chaussa les sandales de pourpre, d'autant plus qu'il constatait également que toute l'armée désirait ardemment Alexis. Là-dessus les Doukas de commencer les acclamations, car ils soutenaient cet homme pour différents motifs, en particulier parce que leur parente Irène, ma mère, avait été légalement mariée à mon père¹⁵. En même temps qu'eux, tous ceux qui leur étaient naturellement unis par le sang, faisaient de même avec enthousiasme. Le reste de l'armée reprenait aussi l'acclamation, et leurs cris retentissaient presque jusqu'au ciel même. On pouvait voir alors un phénomène curieux : ceux qui auparavant différaient dans leur manière de juger et préféraient la mort à la faillite de leur désir, en un instant étaient devenus du même avis, et cela si fortement que personne n'aurait jamais pu soupçonner qu'il y avait eu entre eux une divergence de vue.

Livre XV.

XI. 1. Mais pourquoi m'attardé-je à cela ? Je m'aperçois en effet que je m'écarte insensiblement de mon chemin, parce qu'alors le sujet d'histoire que je m'étais proposé m'imposait une double tâche, à la fois raconter et exposer la tragédie de ce qui arriva à l'autocrator, raconter ses travaux d'un côté, et de l'autre composer une plainte sur tout ce qui lui broya le cœur. Maintenant je vais narrer sa mort et la ruine de tout bonheur sur la terre. Cependant, je me rappelle encore certains propos de mon père qui visaient à déconseiller cette histoire et à inviter aux chants de deuil comme aux lamentations. Je l'entendais en effet souvent, je l'entendais reprendre ma mère, la basilissa, qui avait ordonné aux savants d'écrire une histoire pour livrer à la postérité ses peines ainsi que ces nombreux combats et ces luttes, alors qu'on aurait dû plutôt gémir sur lui et déplorer les malheurs qui l'avaient frappé. **2.** Une année et demie ne s'était pas encore écoulée depuis le retour de l'autocrator après sa campagne, qu'une autre maladie terrible fondit sur lui en l'enveloppant d'un filet mortel ; à dire vrai, ce fut la catastrophe complète et la ruine. Puisque la grandeur de mon sujet l'exige, comme j'ai beaucoup aimé mon père et ma mère depuis le berceau même, je vais transgresser les lois de l'histoire en racontant, ce que je ne voulais absolument pas faire, la mort de l'autocrator. [...] **23.** Mais je vis, quand je suis morte de mille morts. Nous connaissons, pour l'avoir entendu raconter, cette merveilleuse histoire de Niobé, métamorphosée en pierre par sa douleur.... Ensuite, même après ce changement qui la transforma en une nature insensible, sa souffrance demeura immortelle jusque dans cette nature insensible. Mais moi, en vérité, je suis plus infortunée qu'elle, puisqu'après les pires et les dernières infortunes, je suis restée en vie pour en endurer d'autres encore. Il eût été préférable pour moi d'être changée en roc inanimé.... Je restais avec mes larmes qui coulaient.... Etant ainsi devenue insensible à mes malheurs... Endurer ces maux terribles et me voir imposer au palais d'intolérables traitements de la part des hommes est une infortune pire que les souffrances de Niobé.... Ces supplices terribles, après avoir été poussés jusqu'à ce point cessèrent. **24.** Après la mort des deux basileis, la perte du césar et les tourments de ces avanies auraient suffi à broyer notre âme et notre corps ; mais maintenant, comme des fleuves qui coulent de hautes montagnes les flots de mes infortunes En un torrent qui submerge ma maison Finissons donc cette histoire, de peur qu'à décrire nos chagrins, nous n'en ressentions davantage encore l'amertume.

¹¹ Haut commandant de l'armée byzantine.

¹² Anne dit cela tout en étant très critique de la parole divinatoire qu'elle considère comme de la superstition.

¹³ *Psaumes*, XLV, 5.

¹⁴ L'apôtre Jean l'Evangéliste.

¹⁵ Une des raisons du dévouement des Doukas à la cause des Comnènes.

Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Seuil, Point, 2001

Le champ littéraire et la lutte pour l'autorité linguistique, p.91-93

La dépossession objective des classes dominées peut n'être jamais voulue comme telle par aucun des acteurs engagés dans les luttes littéraires (et l'on sait qu'il y a toujours eu des écrivains pour prôner la langue des « crocheteurs du Port au Foin », « mettre un bonnet rouge au dictionnaire » ou mimer les parlers populaires). Il reste qu'elle n'est pas sans rapport avec l'existence d'un corps de professionnels objectivement investis du monopole de l'usage légitime de la langue spéciale, prédisposée à remplir par surcroît une fonction sociale de distinction dans les rapports entre les classes et dans les luttes qui les opposent sur le terrain de la langue. Elle n'est pas sans rapport non plus avec l'existence d'une institution comme le système d'enseignement qui, mandaté pour sanctionner, au nom de la grammaire, les produits hérétiques et pour inculquer la norme explicite qui contrecarre les effets des lois d'évolution, contribue fortement à constituer comme tels les usages dominés de la langue en consacrant l'usage dominant comme seul légitime, par le seul fait de l'inculquer. Mais ce serait manquer l'essentiel, évidemment, que de rapporter l'effet auquel elle contribue objectivement, à savoir la dévaluation de la langue commune qui résulte de l'existence même d'une langue littéraire : ceux qui sont engagés dans le champ littéraire ne contribuent à la domination symbolique que parce que les effets que leur position dans le champ et les intérêts qui y sont attachés les amènent à rechercher dissimulent toujours, pour eux-mêmes et pour les autres, les effets externes qui surgissent, par surcroît, et de cette méconnaissance même.

Les propriétés qui caractérisent l'excellence linguistique tiennent en deux mots, distinction et correction. Le travail qui s'accomplit dans le champ littéraire produit les apparences d'une langue originale en procédant à un ensemble de dérivations qui ont pour principe un écart par rapport aux usages les plus fréquents, c'est-à-dire « communs », « ordinaires », « vulgaires ». La valeur naît toujours de l'écart, électif ou non, par rapport à l'usage le plus répandu, « lieux communs », « sentiments ordinaires », tournures « triviales », expressions « vulgaires », style « facile ». Des usages de la langue comme des styles de vie, il n'est de définition que relationnelle : le langage « recherché », « choisi », « noble », « relevé », « châtié », « soutenu », « distingué », enferme une référence négative (les mots mêmes pour le désigner le disent) au langage « commun », « courant », « ordinaire », « parlé », « familier » ou, au-delà, « populaire », « cru », « grossier », « relâché », « libre », « trivial », « vulgaire » (sans parler de l'innombrable, « charabia » ou « jargon », « petit-nègre » ou « sabir »). Les oppositions selon lesquelles s'engendre cette série et qui, étant empruntées à la langue légitime, s'organisent du point de vue des dominants, peuvent se ramener à deux : l'opposition entre « distingué » et « vulgaire » (ou « rare » et « commun ») et l'opposition entre « tendu » (ou « soutenu ») et « relâché » (ou « libre ») qui représente sans doute la spécification dans l'ordre de la langue de l'opposition précédente, d'application très générale. Comme si le principe de hiérarchisation des parlers de classe n'était autre chose que le degré de contrôle qu'ils manifestent et l'intensité de la correction qu'ils supposent.

Et de ce fait, la langue légitime est une langue semi-artificielle qui doit être soutenue par un travail permanent de correction qui incombe à la fois à des institutions spécialement aménagées à cette fin et aux locuteurs singuliers. Par l'intermédiaire de ses grammairiens, qui fixent et codifient l'usage légitime, et de ses maîtres qui l'imposent et l'inculent par d'innombrables actions de correction, le système scolaire tend, en cette matière comme ailleurs, à produire le besoin de ses propres services et de ses propres produits, travail et instruments de correction.

Le capital symbolique : un pouvoir reconnu, p.107-108

La question des énoncés performatifs s'éclaire si l'on y voit un cas particulier des effets de domination symbolique dont tout échange linguistique est le lieu. Le rapport de forces linguistique n'est jamais défini par la seule relation entre les compétences linguistiques en présence. Et le poids des différents agents dépend de leur capital symbolique, c'est-à-dire de la reconnaissance, institutionnalisée ou non, qu'ils reçoivent d'un groupe : l'imposition symbolique, cette sorte d'efficace magique que l'ordre ou le mot d'ordre, mais aussi le discours rituel ou la simple injonction, ou encore la menace ou l'insulte, prétendent à exercer, ne peut fonctionner que pour autant que sont réunies des conditions sociales qui sont tout à fait extérieures à la logique proprement linguistique du discours. Pour que le langage d'importance du philosophe soit reçu comme il demande à l'être, il faut que soient réunies les conditions sociales qui font qu'il est en mesure d'obtenir qu'on lui accorde l'importance qu'il s'accorde. De même, l'instauration d'un échange rituel tel que celui de la messe suppose entre autres choses que soient réunies toutes les conditions sociales nécessaires pour assurer la production des émetteurs et des récepteurs conformes, donc accordés entre eux ; et de fait, l'efficacité symbolique du langage religieux est menacée lorsque cesse de fonctionner l'ensemble des mécanismes capables d'assurer la reproduction du rapport de reconnaissance qui fonde son autorité. Cela vaut aussi de toute relation d'imposition symbolique, et de celle-là même qu'implique l'usage du langage légitime qui, en tant que tel, enferme la prétention à être écouté, voire cru et obéi, et qui ne peut exercer son efficacité de tous les mécanismes, analysés ci-dessus, qui assurent la reproduction de la langue dominante et de la reconnaissance de sa légitimité. On voit en passant que c'est dans l'ensemble de l'univers social et des relations de domination qui lui confèrent sa structure que réside le principe du profit de distinction que procure tout usage de la langue légitime, et cela bien qu'une des composantes, et non des moindres, de ce profit réside dans le fait qu'il paraît fondé sur les seules qualités de la personne.

L'anticipation des profits, p.117-119

Les variations de la forme du discours, et plus précisément le degré auquel elle est contrôlée, surveillée, châtiée, en forme (formal), dépendent ainsi d'une part de la tension objective du marché, c'est-à-dire du degré d'officialité de la situation et, dans le cas d'une interaction, de l'ampleur de la distance sociale (dans la structure de la distribution du capital linguistique et des autres espèces de capital) entre l'émetteur et le récepteur, ou leurs groupes d'appartenance, et d'autre part de la « sensibilité » du locuteur à cette tension, et à la censure qu'elle implique, ainsi que de l'aptitude, qui lui est étroitement liée, à répondre à un haut degré de tension par une expression hautement contrôlée, donc fortement euphémisée. Autrement dit, la forme et le contenu du discours dépendent de la relation entre un habitus (qui est lui-même le produit des sanctions d'un marché d'un niveau de tension déterminée) et un marché défini par un niveau de tension plus ou moins élevé, donc par le degré de rigueur des sanctions qu'il inflige à ceux qui manquent à la « correction » et à la « mise en forme » que suppose l'usage officiel (formal). [...] C'est toute l'insistance que l'on peut se permettre » à condition d'y « mettre les formes ». Là où « Faites-moi l'honneur de venir » convient, « Vous devriez venir ! » serait déplacé, par excès de désinvolture, et « Voulez-vous venir ? » proprement « grossier ». Dans le formalisme social, comme dans le formalisme magique, il n'y a qu'une formule, en chaque cas, qui « agit ». Et tout le travail de la politesse vise

à s'approcher le plus possible de la formule parfaite de la situation de marché. La forme, et l'information qu'elle informe, condensent et symbolisent toute la structure de la relation sociale dont elles tiennent leur existence et leur efficience (la fameuse illocutionary force) : ce que l'on appelle tact ou doigté consiste dans l'art de prendre acte de la position relative de l'émetteur et du récepteur dans la hiérarchie des différentes espèces de capital, mais aussi du sexe et de l'âge, et des limites qui se trouvent inscrites dans cette relation et de les transgresser rituellement, si c'est nécessaire, grâce au travail d'euphémisation. Nulle dans « Ici », « Venez » ou « Venez ici », l'atténuation de l'injonction est plus marquée dans « Faites-moi le plaisir de venir ». La forme employée pour neutraliser l'« incorrection » peut être l'interrogation simple (« Voulez-vous venir ? ») ou redoublée par la négation (« Ne voulez-vous pas venir ? ») qui reconnaît à l'interlocuteur la possibilité du refus, ou une formule d'insistance qui se dénie en déclarant la possibilité du refus et la valeur reconnue à l'acceptation et qui peut prendre une forme familière, convenable entre pairs (« Soyez gentil, venez ») ou « guindée » (« faites-moi le plaisir de venir »), voire obséquieuse (« faites-moi l'honneur de venir ») ou encore une interrogation métalinguistique sur la légitimité même de la démarche (« puis-je vous demander de venir ? », « Puis-je me permettre de vous demander de venir ? »).

Ce que le sens social repère dans une forme qui est une sorte d'expression symbolique de tous les traits sociologiquement pertinents de la situation de marché, c'est cela même qui a orienté la production du discours, c'est-à-dire l'ensemble des caractéristiques de la relation sociale entre les interlocuteurs et les capacités expressives que le locuteur pouvait investir dans le travail d'euphémisation. L'interdépendance entre la forme linguistique et la structure de la relation sociale dans laquelle et pour laquelle elle a été produite se voit bien dans les oscillations entre le *vous* et le *tu* qui surviennent parfois lorsque la structure objective de la relation entre les locuteurs (par exemple l'inégalité des âges et des statuts sociaux) entre en conflit avec l'ancienneté, et la continuité, donc l'intimité et la familiarité de l'interaction : tout se passe alors comme si le nouvel ajustement du mode d'expression et de la relation sociale se cherchait au travers des lapsus spontanés ou calculés et des glissements progressifs qui s'achèvent souvent par une sorte de contrat linguistique destiné à instaurer officiellement le nouvel ordre expressif : « Si on se tutoyait ? » Mais la subordination de la forme du discours à la forme de la relation sociale dans laquelle il est employé éclate dans les situations de collision stylistique, c'est-à-dire lorsque le locuteur se trouve affronté à un auditoire socialement très hétérogène ou, simplement, à deux interlocuteurs qui sont si éloignés socialement et culturellement que les modes d'expression sociologiquement exclusifs qu'ils appellent et qui sont normalement réalisés, par un ajustement plus ou moins conscient, dans des espaces sociaux séparés, ne peuvent pas être produits simultanément.

L'habitus linguistique et l'héxis corporelle, p.125-126

Ainsi l'usage bourgeois se caractérise, selon Lakoff, par l'utilisation de ce qu'il appelle des hedges tels que sort of, pretty much, rather, strictly speaking, loosely speaking, technically, regular, par excellence, etc., et, selon Labov, par le recours intensif à des filler phrases, locutions de remplissage comme such a thing as, some things like that, particularly. Il ne suffit pas de dire, comme fait Labov, dans un souci de réhabiliter le langage populaire qui le porte à renverser simplement la table des valeurs, que ces locutions sont responsables de la verbosité (verbosity) et de l'inflation verbale du discours bourgeois. Superflues et oiseuses du point de vue d'une stricte économie de la communication, elles remplissent une fonction importante dans la détermination de la valeur d'une manière de communiquer : outre que leur surabondance et leur inutilité mêmes attestent l'ampleur des ressources disponibles et le rapport désintéressé à ces ressources qu'elle autorise, elles fonctionnent, au titre d'éléments d'un métalangage pratique, comme marques de la distance neutralisante qui est une des caractéristiques du rapport bourgeois à la langue et au monde social : ayant pour effet, selon Lakoff, d'« éléver les valeurs intermédiaires et d'abaisser les valeurs extrêmes » et, selon Labov, d'« éviter toute erreur ou exagération », ces locutions sont une affirmation de la capacité à tenir ses distances à l'égard de ses propres propos, donc de ses propres intérêts, et du même coup à l'égard de ceux qui, ne sachant pas tenir cette distance, se laissent emporter par leur propos, s'abandonnent sans retenue ni censure à la pulsion expressive. Pareil mode d'expression, qui se produit par et pour des marchés demandant la « neutralité axiologique », et pas seulement dans l'usage du langage, est aussi ajusté d'avance à des marchés exigeant cette autre forme de neutralisation et de mise à distance de la réalité (et des autres classes, qui y sont immergées) qu'est la stylisation de la vie, cette mise en forme des pratiques qui priviliege en toutes choses la manière, le style, la forme au détriment de la fonction ; il convient aussi à tous les marchés officiels, et aux rituels sociaux où la nécessité de mettre en forme et de mettre des formes qui définit le langage en forme, officiel (formal), s'impose avec une rigueur absolue, au détriment de la fonction communicative qui peut s'annuler pourvu que fonctionne la logique performative de la domination symbolique.

Ce n'est pas par hasard que la distinction bourgeoise investit dans son rapport au langage l'intention même qu'elle engage dans son rapport au corps. Le sens de l'acceptabilité qui oriente les pratiques linguistiques est inscrit au plus profond des dispositions corporelles : c'est tout le corps qui répond par sa posture mais aussi par ses réactions internes ou, plus spécifiquement, articulatoires, à la tension du marché. Le langage est une technique du corps et la compétence proprement linguistique, et tout spécialement phonologique, est une dimension de l'héxis corporelle où s'expriment tout le rapport du monde social et tout le rapport socialement instruit du monde.

Michel Foucault, *Histoire de la sexualité, Tome I : La volonté de savoir*, Gallimard, Coll. Tel

p.33

L'essentiel est bien là. Que l'homme occidental ait été depuis trois siècles attaché à cette tâche de tout dire sur son sexe ; que depuis l'âge classique il y ait eu une majoration constante et une valorisation toujours plus grande du discours sur le sexe ; et qu'on ait attendu de ce discours, soigneusement analytique, des effets multiples de déplacement, d'intensification, de réorientation, de modification sur le désir lui-même. On a non seulement élargi le domaine de ce qu'on pouvait dire du sexe et astreint les hommes à l'étendre toujours ; mais surtout on a branché sur le sexe le discours, selon un dispositif complexe et à effets variés, qui ne peut s'épuiser dans le seul rapport à une loi d'interdiction. Censure sur le sexe ? On a plutôt mis en place un appareillage à produire sur le sexe des discours, toujours davantage de discours, susceptibles de fonctionner et de prendre effet dans son économie même. Cette technique peut-être serait restée liée au destin de la spiritualité chrétienne ou à l'économie des plaisirs individuels, si elle n'avait été appuyée et relancée par d'autres mécanismes. Essentiellement un « intérêt public ». Non pas une curiosité ou une sensibilité collectives ; non pas une mentalité nouvelle. Mais des mécanismes de pouvoir au fonctionnement desquels le discours sur le sexe – pour des raisons sur lesquelles il faudra revenir – est devenu essentiel. Nait vers le XVIII^e siècle une incitation politique, économique, technique, à parler de sexe. Et non pas tellement sous la forme d'une théorie générale de la sexualité, mais sous forme d'analyse, de comptabilité, de classification et de spécification, sous forme de recherches quantitatives ou causales. Prendre le sexe « en compte », tenir sur lui un discours qui ne soit pas uniquement de morale, mais de rationalité, ce fut là une nécessité assez nouvelle pour qu'au début elle s'étonne d'elle-même et se cherche des excuses. Comment un discours

de raison pourrait-il parler de ça ? [...] L'essentiel n'est pas dans tous ces scrupules, dans le « moralisme » qu'ils trahissent, ou l'hypocrisie dont on peut les soupçonner. Mais dans la nécessité reconnue qu'il faut les surmonter. Du sexe, on doit parler, on doit parler publiquement et d'une manière qui ne soit pas ordonnée au partage du licite ou de l'illicite, même si le locuteur en maintient pour lui la distinction (c'est à le montrer que servent ces déclarations solennelles et liminaires) ; on doit en parler comme d'une chose qu'on n'a pas simplement à condamner ou à tolérer, mais à gérer, à insérer dans des systèmes d'utilité, à régler pour le plus grand bien de tous, à faire fonctionner selon un optimum. Le sexe, ça ne se juge pas seulement, ça s'administre. Il relève de la puissance publique ; il appelle des procédures de gestion ; il doit être pris en charge par des discours analytiques.

Octavio Paz, *Liberté sur parole*, Gallimard, nrf, 1971

Là où cessent les frontières, les chemins s'effacent. Là commence le silence. J'avance lentement et je peuple la nuit d'étoiles, de paroles, de la respiration d'une eau lointaine qui m'attend où paraît l'aube.

J'invente la veille, la nuit, le jour qui se lève de son lit de pierre et parcourt, yeux limpides, un monde péniblement rêvé. Je soutiens l'arbre, le nuage, le rocher, la mer, pressentiment de joie – inventions qui s'évanouissent et vacillent face à la lumière qui se désagrège.

Et puis, les arides montagnes, le hameau d'argile séchée, la réalité minutieuse d'un pirù stupide, de quelques enfants idiots qui me lapident, d'un village rancunier qui me dénonce. J'invente la terreur, l'espoir, le midi – père des délires solaires, des femmes qui châtent leurs amants d'une heure, des sophismes de la lumière.

J'invente la brûlure et le hurlement, la masturbation dans les latrines, les visions dans le fumier, la prison, le pou et le chancre, la bataille pour la soupe, la délation, les animaux visqueux, les frôlements ignobles, les interrogatoires nocturnes, l'examen de conscience, le juge, la victime, le témoin. Tu es en trois. A qui en appelles-tu maintenant et avec quelles arguties veux-tu détruire celui qui t'accuse ? Inutiles, les placets, les plaintes, les alibis. Inutile de frapper aux portes condamnées. Il n'y a pas de portes, mais des miroirs. Inutile de fermer les yeux, ou de retourner parmi les hommes : cette lucidité ne m'abandonne plus. Je briserai les miroirs, je mettrai en morceaux mon image, que mon complice, mon délateur, chaque matin reconstitue pieusement. La solitude de la conscience et la conscience de la solitude, le jour avec pain et eau, la nuit sans eau. Sécheresse, champ ravagé par un soleil sans paupières, œil atroce, conscience, présent pur où le passé et l'avenir brûlent sans éclat ni espérance. Tout débouche dans cette éternité qui ne débouche nulle part.

Là où s'effacent les chemins, où s'achève le silence, j'invente le désespoir, l'esprit qui me conçoit, la main qui me dessine, l'œil qui me découvre. J'invente l'ami qui m'invente, mon semblable ; et la femme, mon contraire, tour que je couronne d'oriflammes, muraille que mon écume assaille, ville dévastée qui renaît lentement sous la domination de mes yeux.

Contre le silence et le vacarme, j'invente la Parole, liberté qui s'invente elle-même et m'invente, chaque jour.

Octavio Paz, *L'art et la lyre*, Gallimard, nrf essais, 1993

p.33-34

La parole est l'homme même. Nous sommes faits de paroles. Elles sont notre unique réalité ou, pour le moins, l'unique témoignage de notre réalité. Sans langage, il n'est pas de pensée, non plus que d'objet de connaissance : la première démarche de l'homme devant une réalité inconnue est de la nommer, de la baptiser. Ce que nous ignorons est ce qui ne peut être nommé. Tout apprentissage commence par l'enseignement du nom précis des choses et prend fin sur la révélation du mot-clé qui nous ouvrira les portes du savoir. Ou sur une confession d'ignorance : le silence. Et le silence même dit quelque chose, car il est gros de signes. Nous ne pouvons échapper au langage.

p.40-42

La distance entre le mot et l'objet – qui contraint précisément chaque mot à se convertir en métaphore de ce qu'il désigne – est conséquence d'une autre distance : dès qu'il acquit la conscience de soi, l'homme se sépara du monde naturel et, au sein de lui-même, se fit autre. Le mot n'est pas identique à la réalité qu'il nomme, parce qu'entre l'homme et les choses – et, plus profondément, entre l'homme et son être – s'interpose la conscience de soi. Le mot est un pont par le moyen duquel l'homme essaie de franchir la distance qui le sépare de la réalité extérieure. Mais cette distance fait partie de sa nature. Pour l'abolir, l'homme doit renoncer à son humanité, soit en faisant retour au monde naturel, soit en transcendant les limites que lui impose sa condition. Les deux tentations, latentes tout au long de l'histoire, sollicitent avec plus d'acuité l'homme moderne. C'est ainsi que la poésie contemporaine se déplace entre deux pôles : d'une part, elle est une profonde affirmation des valeurs magiques, de l'autre, une vocation révolutionnaire. Les deux directions traduisent la révolte de l'homme contre sa condition. Ainsi « changer l'homme » signifie renoncer à être homme : se perdre pour toujours dans l'innocence animale ou se libérer du poids de l'histoire. [...]

Quoique cette tentative (la révolution) ne soit pas la seule faite par l'homme pour recouvrer l'unité perdue de la conscience et de l'existence (magie, mystique, religion et philosophie ont proposé et proposent encore d'autres voies), son mérite réside en ce qu'elle est un chemin ouvert à tous les hommes et qu'elle se donne comme la fin ou le sens de l'histoire. On peut se demander si, une fois rétablie l'unité primordiale entre l'être de l'homme et celui du monde, les mots ne seraient pas sans objet ? La fin de l'aliénation serait aussi celle du langage. L'utopie, comme la mystique, s'achève dans le silence. Quoi qu'on pense de cette conception, il est évident que la fusion – ou mieux, la réunion – du mot et de la chose, du nom et de ce qu'il nomme, exige la réconciliation préalable de l'homme avec lui-même et avec le monde. Tant qu'un tel changement ne sera pas survenu, le poème demeurera l'un des seuls recours dont l'homme dispose pour aller, dans le dépassement de lui-même, à la rencontre de ce que, profondément et originellement, il est.

p.47-48

La poésie vit dans les couches les plus profondes de l'être, alors que les idéologies et tout ce que nous appelons idées et opinions forment les strates les plus superficielles de la conscience. Le poème se nourrit du langage vivant d'une communauté, de ses mythes, de ses rêves et de ses passions, c'est-à-dire de ses tendances les plus fortes et les plus secrètes. Le poème fonde le peuple, parce que le poète remonte le courant du langage et boit à la source originelle. Dans le poème, la société rejoue les fondements de son être, sa parole première. En proférant cette parole originelle, l'homme se crée. Achille et Ulysse sont plus que deux figures héroïques : ils sont le destin grec se créant lui-même. Le poème est médiation entre la société et ce qui la fonde. Sans Homère, le peuple grec n'aurait pas été ce qu'il fut. Le poème nous révèle ce que nous

sommes et nous invite à être ce que nous sommes. Les partis politiques modernes font du poète un propagandiste et ainsi le dégradent. Le propagandiste répand dans la « masse » les conceptions des maîtres au pouvoir. Sa tâche revient à transmettre certaines directives, de haut en bas. Sa marge d'interprétation est fort réduite (et l'on sait que toute déviation, même involontaire, est grosse de danger). Le poète, au contraire, opère de bas en haut : du langage de sa communauté à celui du poème. L'œuvre alors revient à ses sources et se fait objet de communion. La relation entre le poète et son peuple est organique et spontanée. Tout s'oppose aujourd'hui à ce processus de constante récréation. Le peuple se scinde en classes et en groupes ; pour ensuite se pétrifier en blocs. Le langage commun devient un système de formules. Les voies de la communication étant barrées, le poète se trouve sans langage sur quoi s'appuyer et le peuple sans images en quoi se reconnaître. Il faut avouer avec franchise cette situation. Si le poète sort de son exil – unique possibilité de révolte authentique – il sort aussi de la poésie et s'ôte même le pouvoir de faire de cet exil une communion. C'est qu'entre le propagandiste et son auditoire s'établit une double équivoque : le premier croit qu'il parle le langage du peuple ; et le peuple, qu'il écoute celui de la poésie. La solitude gesticulante de la tribune est totale et irréversible. Cette solitude-là (à la différence de celle du poète qui lutte, solitaire, pour trouver la parole commune) est vraiment sans issue et sans avenir.

p.349-351

Dans l'Antiquité, l'univers avait une forme et un centre ; son mouvement obéissait à un rythme cyclique et cette figure rythmique fut au long des siècles, l'archétype de la cité, des lois et des œuvres. L'ordre politique et celui du poème, les fêtes publiques et les rites privés – la discorde elle-même et les transgressions de la règle universelle – étaient des manifestations du rythme cosmique. Puis la figure du monde s'élargit : l'espace se fit infini ou transfini : l'année platonique se convertit en succession linéaire, sans fin ; et les astres cessèrent d'être l'image de l'harmonie cosmique. Le centre du monde se déplaça et Dieu, les idées et les essences s'évanouirent. L'homme se retrouva seul. La figure de l'univers changea, et l'idée que l'homme se faisait de lui-même ; mais les mondes ne cessèrent pas d'être le monde, ni l'homme les hommes. Tout était un tout. A présent, l'espace s'étend et se désagrège ; le temps devient discontinu ; et le monde, le tout éclate en fragments. Dispersion de l'homme, errant dans un espace qui lui aussi se disperse, errant dans sa propre dispersion. Dans un univers qui se pulvérise et se sépare de soi, totalité qui a cessé d'être pensable autrement que comme absence ou collection de fragments hétérogènes, le moi se désagrège lui aussi. Ce n'est pas qu'il ait perdu de sa réalité ni que nous le considérons comme une illusion. Au contraire, sa propre dispersion le multiplie et le renforce. Il a perdu sa cohésion et son centre, mais chaque particule se conçoit comme un moi unique, plus fermé et ramené sur lui-même que l'ancien moi. La dispersion n'est pas pluralité, mais répétition : c'est toujours le même moi qui combat aveuglément un autre moi aveugle. Propagation, pullulation de l'identique. Le renforcement du moi, non de la personne, menace le langage dans sa double fonction : comme dialogue et comme monologue. La première se fonde sur la pluralité ; la seconde sur l'identité. La contradiction du dialogue est que chacun se parle à lui-même en parlant aux autres ; celle du monologue, que je ne suis jamais moi, mais un autre, celui qui écoute ce que je me dis à moi-même. La poésie a toujours été une tentative pour résoudre cette contradiction par une conversion de ces termes : le moi du dialogue passant dans le toi du monologue. La poésie ne dit pas : je suis toi ; elle dit : tu es mon moi. L'image poétique est l'altérité. Le phénomène moderne de l'absence de communication dépend moins de la pluralité des sujets que de la disparition du toi comme élément constitutif de chaque conscience. Nous ne parlons pas aux autres, parce que nous ne pouvons pas nous parler à nous-mêmes. Toutefois la multiplication cancéreuse du moi n'est pas l'origine, mais le résultat de la perte de l'image du monde. En se sentant seul dans le monde, l'homme antique découvrait son propre moi et, du même coup, celui des autres. Aujourd'hui, nous ne sommes plus seuls au monde : il n'y a plus de monde. Chaque endroit est le même et nulle part est partout. La conversion du moi en toi – image qui comprend toutes les images poétiques – ne peut se réaliser que si le monde d'abord réapparaît. L'imagination poétique n'est pas invention, mais découverte de la présence. Découvrir l'image du monde dans ce qui émerge comme fragment et dispersion, percevoir dans l'un l'autre, sera rendre au langage sa vertu métaphorique : restituer aux autres la présence. La poésie est recherche des autres, découverte de l'altérité.

p.380-384

La poésie naît dans le silence et la balbutiement, dans l'impuissance à dire, mais elle aspire irrésistiblement à recouvrer le langage comme réalité totale. [...] La destruction du sens eut un sens au temps de la révolte dadaïste ; elle pourrait encore en avoir un de nos jours ; si elle comportait un risque et n'était pas une concession de plus à l'anonymat de la publicité. A une époque où le sens des mots s'est évanoui, ces activités évoquent celles d'une armée occupée à mitrailler des cadavres. Aujourd'hui, la poésie ne peut être destruction, mais recherche du sens. [...] Situation unique : pour la première fois le futur n'a pas de forme. Avant la naissance de la conscience historique, la forme du futur n'était ni terrestre ni temporelle : elle était mythique et s'ordonnait en un temps situé hors du temps. L'homme moderne fit descendre le futur, l'enracina dans le terrestre et le data : il le convertit en histoire. A présent l'histoire, en perdant son sens, a perdu son empire sur le futur et sur le présent aussi bien. Le futur n'ayant plus figure désormais, l'histoire cesse de justifier notre présent. La question que se pose le poème – quel est celui qui dit ce que je dis et à qui le dit-il ? – englobe poète et lecteur. La séparation du poète a pris fin : sa parole éclot d'une situation commune à tous. Ce n'est pas la parole d'une communauté mais d'une dispersion ; elle ne fonde ni n'établit rien, si ce n'est sa propre interrogation. Hier peut-être, sa mission fut de donner un sens plus pur aux mots de la tribu ; elle est aujourd'hui une question qui porte sur ce sens. Cette question n'est pas incertitude, mais recherche. Plus encore : elle est acte de foi. Non pas forme, mais ensemble de signes qui se projettent sur un espace animé et sont ouverts à de multiples sens possibles. La signification finale de ces signes, le poète ne la connaît pas encore : elle est remise au temps, ce temps qu'à nous tous nous faisons et qui, tous, nous défait. En attendant, le poète écoute. Il fut, par le passé, l'homme de la vision. Aujourd'hui il affine son oreille et perçoit que le silence même est voix, murmure qui cherche la parole en quoi s'incarner. Le poète écoute ce que dit le temps, même s'il ne dit rien. Sur la page, quelques mots s'assemblent ou se dispersent. Cette configuration est une préfiguration : imminence de présence. Une image d'Héraclite fut le point de départ de ce livre. Je la retrouve à son terme : la lyre, qui consacre l'homme et lui donne ainsi une place dans le cosmos ; l'arc, qui le projette au-delà de lui-même. Toute création poétique est historique ; tout poème, besoin de nier la succession et de fonder un royaume durable. Si l'homme est transcendance, dépassement de soi, le poème est le signe le plus pur de ce mouvement continu, de cette incessante projection de soi. L'homme est image parce qu'il se transcende. Conscience historique et besoin de transcender l'histoire ne sont peut-être que les noms que nous donnons aujourd'hui à cet antique et perpétuel déchirement de l'être, toujours séparé de soi, toujours en quête de soi. L'homme veut être un avec ses créations, se réconcilier avec lui-même et avec ses semblables : être le monde sans cesser d'être soi. Notre poésie est conscience de la séparation et tentative de réunir ce qui fut séparé. Dans le poème, l'être et le désir d'être pour un instant font trêve, comme le fruit et les lèvres. Poésie, réconciliation momentanée : hier, aujourd'hui, demain ; ici et là ; toi, moi, lui, nous tous ensemble. Tout est présent, sera présent.